

Sylvain Maréchal

Le Manifeste des Egaux (1796)

PEUPLE DE FRANCE !

Pendant quinze siècle tu as vécu esclave, et par conséquent malheureux. Depuis six années tu respires à peine, dans l'attente de l'indépendance, du bonheur et de l'égalité.

L'Egalité ! premier vœu de la nature, premier besoin de l'homme, et principal nœud de toute association légitime ! Peuple de France ! tu n'as pas été plus favorisé que les autres nations qui végètent sur ce globe infortuné !... Toujours et partout la pauvre espèce humaine livrée à des anthropophages plus ou moins adroits, servit de jouet à toutes les ambitions, de pâture à toutes les tyrannies. Toujours et partout, on berça les hommes de belles paroles : jamais et nulle part ils n'ont obtenu la chose avec le mot. De temps immémorial on nous répète avec hypocrisie, les hommes sont égaux, et de temps immémorial la plus avilissante comme la plus monstrueuse inégalité pèse insolemment sur le genre humain. Depuis qu'il y a des sociétés civiles, le plus bel apanage de l'homme est sans contradiction reconnu, mais n'a pu encore se réaliser une seule fois : l'égalité ne fut autre chose qu'une belle et stérile fiction de la loi. Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix plus forte, on nous répond : Taisez-vous misérables ! l'égalité de fait n'est qu'une chimère ; contentez-vous de l'égalité conditionnelle ; vous êtes tous égaux devant la loi. Canaille que te faut-il de plus ? Ce qu'il nous faut de plus ? Législateurs, gouvernants, riches propriétaires, écoutez à votre tour.

Nous sommes tous égaux, n'est-ce pas ? Ce principe demeure incontesté, parce qu'à moins d'être atteint de folie on ne saurait dire sérieusement qu'il fait nuit quand il fait jour.

Eh bien ! nous prétendons désormais vivre et mourir égaux comme nous sommes nés ; nous voulons l'égalité réelle ou la mort ; voilà ce qu'il nous faut.

Et nous l'aurons cette égalité réelle, à n'importe quel prix. Malheur à qui ferait résistance à un vœu aussi prononcé !

La révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre révolution bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière.

Le peuple a marché sur le corps aux rois et aux prêtres coalisés contre lui : il en fera de même aux nouveaux tyrans, aux nouveaux tartuffes politiques assis à la place des anciens.

Ce qu'il nous faut de plus que l'égalité des droits ?

Il nous faut non pas seulement cette égalité transcrite dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons. Nous consentons à tout pour elle, à faire table rase pour nous en tenir à elle seule. Périissent, s'il le faut, tous les arts pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle !

dirigent font ressortir une sorte d'impudence dans le renversement délibéré des faits. Le ministère de la Paix s'occupe de la guerre, celui de la Vérité, des mensonges, celui de l'Amour, de la torture, celui de l'Abondance, de la famine. Ces contradictions ne sont pas accidentelles, elles ne résultent pas non plus d'une hypocrisie ordinaire, elles sont des exercices délibérés de doublepensée.

Ce n'est en effet qu'en conciliant des contraires que le pouvoir peut être indéfiniment retenu. L'ancien cycle ne pouvait être brisé d'aucune autre façon. Pour que l'égalité humaine soit à jamais écartée, pour que les grands, comme nous les avons appelés, gardent perpétuellement leurs places, la condition mentale dominante doit être la folie dirigée.

Mais il y a une question que nous avons jusqu'ici presque ignorée. Pourquoi l'égalité humaine doit-elle être évitée? En supposant que le mécanisme du processus ait été exactement décrit, quel est le motif de cet effort considérable et précis pour figer l'histoire à un moment particulier?

Nous atteignons ici au secret central. Comme nous l'avons vu, la mystique du Parti, et surtout du Parti intérieur, dépend de la doublepensée. Mais c'est plus profondément que gît le motif originel, l'instinct jamais discuté qui conduisit d'abord à s'emparer du pouvoir, puis fit naître la doublepensée, la Police de la Pensée, la guerre continuelle et tous les autres attirails nécessaires. Ce motif consiste en réalité...

Winston prit conscience du silence, comme on devient conscient d'un nouveau son. Il lui sembla

par une argumentation raisonnée, car les mots nécessaires manquaient.

Les idées contre l'angsoc ne pouvaient être conservées que sous une forme vague, inexprimable en mots, et ne pouvaient être nommées qu'en termes très généraux qui formaient bloc et condamnaient des groupes entiers d'hérésies sans pour cela les définir. On ne pouvait, en fait, se servir du novlangue dans un but non orthodoxe que par une traduction inexacte des mots novlangue en ancilangue. Par exemple la phrase : « Tous les hommes sont égaux » était correcte en novlangue, mais dans la même proportion que la phrase : « Tous les hommes sont roux » serait possible en ancilangue. Elle ne contenait pas d'erreur grammaticale, mais exprimait une erreur palpable, à savoir que tous les hommes seraient égaux en taille, en poids et en force.

En 1984, quand l'ancilangue était encore un mode normal d'expression, le danger théorique existait qu'en employant des mots novlangues on pût se souvenir de leur sens primitif. En pratique, il n'était pas difficile, en s'appuyant solidement sur la *doublepensée*, d'éviter cette confusion. Toutefois, la possibilité même d'une telle erreur aurait disparu avant deux générations.

Une personne dont l'éducation aurait été faite en novlangue seulement, ne saurait pas davantage que *égal* avait un moment eu le sens secondaire de *politiquement égal* ou que *libre* avait un moment signifié *libre politiquement* que, par exemple, une personne qui n'aurait jamais entendu parler d'échecs ne connaîtrait le sens spécial attaché à *reine* et à *tour*. Il y aurait beaucoup de crimes et d'erreurs

lumière s'éloigne à 200 kilomètres par seconde, tandis qu'une autre galaxie, située à cent millions d'années-lumière, nous fuit à 2 000 kilomètres par seconde. La figure 5A tente d'en donner une représentation.

Du point de vue d'un raisin cosmique

Tout se passe comme si l'univers, dans son ensemble, subissait un vaste mouvement d'expansion. Une sorte de gonflement dans lequel les galaxies sont entraînées à des distances mutuelles toujours croissantes.

On compare souvent ce mouvement à celui d'un ensemble de points (représentant des galaxies) dessinés sur un ballon qu'on gonfle. Cette comparaison porte facilement à confusion. Pour en saisir le sens précis, il faut savoir transposer une représentation à deux dimensions (la surface du ballon) dans un espace à trois dimensions (le monde des galaxies). Un lecteur peu familier avec ces transpositions peut se demander à quoi correspond le volume vide et croissant du ballon.

Je préfère, pour ma part, l'image du pudding aux raisins mis au four. Chaque raisin y figure une galaxie. La géométrie à trois dimensions du pudding est bien celle des répartitions galactiques dans l'espace.

On demande alors au lecteur d'enfourcher, par la pensée, un de ces raisins secs et d'observer le comportement de ses voisins. Pendant la cuisson le pudding gonfle sous l'effet de la levure. Tous les raisins s'éloignent de lui, les plus lointains plus rapidement que les plus proches. Il percevra un mouvement d'ensemble tout à fait comparable à celui des galaxies de Hubble. À condition, bien sûr, que la pâte du pudding ait été convenablement malaxée...

On lui demande maintenant d'enfourcher un autre raisin. Le spectacle sera le même... Ainsi en serait-il si nous étions sur une autre galaxie. Toutes les galaxies s'éloignent de nous mais nous ne sommes pas pour autant le centre du cosmos. L'univers est partout le même. Aucun centre du monde ne s'est jamais signalé à notre attention. Tous les points sont pareils !

Les comparaisons ont leurs faiblesses. Si certains aspects de leur imagerie collent à la situation qu'elles prétendent illustrer, d'autres, au contraire, entraînent des confusions. Un pudding a un centre et une surface. En se gonflant, il occupe progressivement l'espace vide du four. Tel n'est pas le cas pour le monde des galaxies. Ce n'est pas dans un espace préalablement vide et inoccupé qu'il s'étend. Il n'y a pas deux espaces contigus, un premier plein de galaxies et un second vide. Le monde des galaxies est tout l'espace.

Pour notre imaginaire habituel, ce point présente quelques difficultés. Pourtant il est fondamental. Il faut s'y adapter. J'y reviendrai souvent.

Hubble découvre que le cosmos n'est pas statique

Revenons à l'observation fondamentale de Hubble. Pendant deux mille ans, à la suite d'Aristote, on a admis l'idée d'un univers statique, inchangeant dans le temps, éternellement le même. Le mouvement global des galaxies nous donne l'image contraire d'un univers en évolution. Les galaxies s'éloignent.

La fuite des galaxies impose une conclusion étonnante : le nombre de galaxies dans un volume donné décroît avec le temps. Une des propriétés fondamentales de l'univers, la densité de matière cosmique, n'est donc pas constante. Elle diminue avec le temps. Au cours des ères, le cosmos se raréfie.

L'image d'un univers changeant a rencontré, dès le départ, beaucoup de résistance. Hubble lui-même n'a jamais cru que le rougissement des galaxies impliquait leur éloignement. Comme beaucoup d'astronomes de l'époque, il a cherché d'autres interprétations.

Plusieurs hypothèses sont alors étudiées. Deux chercheurs français, Jean-Claude Pecker et Jean-Pierre Vigier, introduisent l'idée d'une « fatigue de la lumière ». Pendant leur long périple, les photons perdraient de l'énergie. D'autres observations, portant sur l'apparence des disques galactiques, ont montré plus tard que cette hypothèse est intenable. De plus,

inchangée. Résultat net : en dépit des apparences, l'univers est statique et éternel !

Ce modèle dit de « l'état stationnaire » (*steady state*) eut un énorme succès. Étudiant aux États-Unis vers les années 1960, je me souviens de sa popularité chez les scientifiques. Plus tard, des observations le mirent en difficulté. Les résultats astronomiques étaient en contradiction avec ses prédictions (voir la note 14 du chapitre 6). Pourtant, Fred Hoyle a continué à y adhérer jusqu'à sa mort. Cette obstination, de la part d'un des chercheurs les plus originaux de notre époque, illustre une fois de plus, je pense, la force du paradigme de l'univers statique.

Au XVI^e siècle, Copernic décrit d'une façon convaincante le mouvement de notre planète autour du Soleil. La Terre n'est pas le centre du monde. L'exploration des étoiles et des galaxies nous présente l'image d'un cosmos dépourvu de « centre », homogène et dont tous les points sont équivalents.

Le monde accessible à nos télescopes n'est peut-être qu'une fraction infime de l'univers entier. Le modèle du Big Bang extrapole la propriété d'homogénéité à l'ensemble de l'univers. Les astronomes, délogés de leur position centrale par Copernic, adoptent une attitude diamétralement opposée : c'est partout pareil.

Regarder loin, c'est voir un monde différent

Selon la théorie du Big Bang, l'univers est partout le même, à un moment donné du temps. Mais il change au cours des ères. Peut-on vérifier cette hypothèse ? La vitesse de la lumière nous vient ici en aide. En regardant au loin, on observe l'état passé de l'univers. On peut le comparer à son état actuel.

Sur ce sujet, le télescope spatial Hubble nous apporte de précieux renseignements. L'observation montre que la densité (correctement normalisée) de galaxies situées à huit ou dix milliards d'années-lumière est, à l'époque correspondante, beaucoup plus élevée qu'aujourd'hui. Nombreuses sont celles

Le plus vieil ami de l'homme

Les fossiles et les données génétiques ont apporté un éclairage nouveau sur les origines du chien : son ancêtre, le loup gris, a été domestiqué par l'homme bien avant toutes les autres espèces.

L'origine du chien est longtemps restée un mystère, mais de nouvelles découvertes nous permettent d'en savoir un peu plus sur le scénario de sa domestication à partir d'un ancêtre unique, le loup gris commun, *Canis lupus*. Le plus vieil ami de l'homme est tout d'abord encore plus vieux qu'on ne le pensait. Sur la foi des spécimens de chiens préhistoriques avérés



(les restes d'un chiot placé près du crâne d'une femme dans la sépulture d'Aïn Mallaha en Israël, par exemple), l'homme devait avoir domestiqué les premiers chiens à la fin de l'âge glaciaire, il y a environ 14 000 ans. Mais de nouveaux fossiles invitent à reculer considérablement cette date. Étudié par la paléontologue Mietje Germonpré, celui de Goyet, en Belgique, a ainsi livré un âge surprenant de près de 32 000 ans.

À Předmostí (République tchèque), un site d'environ 26 000 ans, on trouve plusieurs crânes complets, dont l'un présente un os de mammoth coincé dans la gueule, pouvant être interprété comme une offrande faite à un compagnon disparu ! Enfin, un canidé de 33 000 ans des monts Altai, en Sibérie, a été décrit comme un chien primitif par une équipe russe en 2011. Enfin, dans la grotte Chauvet, l'ichnologue, c'est-à-dire le spécialiste des traces fossiles, Michel Garcia a attribué des empreintes d'animal datées de 26 000 ans et associées à celles d'un jeune enfant, à un canidé domestique. Ces premières lignées de chiens n'ont pas perduré et les chiens actuels résultent d'un processus de domestication ultérieur. Selon les travaux du biologiste américain Robert Wayne, publiés dans la revue *Science* en 2013, celle-ci aurait eu lieu entre 18 800 et 32 100 ans et aurait eu pour foyer l'Europe, plutôt que le Moyen-Orient ou l'Asie comme les travaux antérieurs le suggéraient.

Restent des inconnues. Celle du comment : des loups se sont-ils mis à fréquenter des chasseurs du paléolithique pour profiter de leurs restes ou ceux-ci ont-ils capturé des louveteaux en bas âge, qui ont pu s'identifier à leur nouvelle meute humaine ? Et celle du pourquoi : ces « proto-chiens » étaient-ils des auxiliaires de chasse, des gardiens, des compagnons... ou plus prosaïquement d'utiles porteurs pour leurs maîtres encore nomades ?

VOIR AUSSI Le premier chat domestique (9 500 ans)

À droite : loup gris, ancêtre des chiens actuels. Ci-dessus : un crâne de canidé vieux de 26 000 ans, trouvé à Předmostí (République tchèque), présente un os de mammoth coincé dans la gueule. Une offrande de son maître ?

La domestication des animaux

Les progrès de l'archéologie et de la génétique ont permis de renouveler nos connaissances sur les lieux, dates et conditions dans lesquelles l'élevage est né au Proche-Orient.

Les découvertes des quinze dernières années ont permis de reconsidérer les scénarios par lesquels les groupes humains se sont approprié la reproduction des espèces de rente que sont le porc, la chèvre, le mouton et le bœuf. Les plus anciennes domestications de ces animaux sont intervenues à peu près simultanément et un peu plus tôt que prévu, voici 10 500 ans, à partir de la chèvre sauvage (*Capra aegagrus*), du mouflon oriental (*Ovis orientalis*), du sanglier (*Sus scrofa*) et de l'aurochs (*Bos primigenus*).

Ces innovations prennent naissance au Proche-Orient dans une aire plus vaste que ce que l'on imaginait (de l'Anatolie centrale au plateau iranien d'ouest à l'est et jusqu'au désert du Sinaï vers le sud, ce qui suppose une forte mobilité de groupes humains partageant un même fond culturel), mais elles se sont également produites ailleurs à différentes époques (le porc compterait ainsi non moins de cinq foyers de domestication de l'Asie du Sud-Est à l'Italie).

La domestication est un processus graduel et complexe : des formes de contrôle intermédiaire des animaux à l'état sauvage puis captifs précèdent en effet l'élevage stricto sensu. Les méthodes d'analyse de plus en plus puissantes permettent heureusement aux archéologues de mieux repérer sur les vestiges osseux les signes parfois ténus de la domestication (modification du squelette, diminution des différences morphologiques entre mâles et femelles, âge du décès...). Les grands sites de Turquie orientale et de Syrie septentrionale montrent par exemple que la stature des mouflons et des chèvres diminue sensiblement et brutalement avant la fin de la première moitié du IX^e millénaire, ce qui prouve que les sociétés villageoises influent volontairement sur les croisements à l'intérieur de leurs troupeaux et sont devenues pleinement agropastorales. Les avancées de la génétique apportent aussi leur lot de précisions inédites : en 2012, l'ADN ancien de bovins a ainsi révélé que les lignées actuelles de vaches descendaient toutes d'une petite population de 80 têtes d'aurochs !

VOIR AUSSI Le plus vieil ami de l'homme (33 000 ans), La domestication des végétaux (10 500 ans), L'élevage laitier (10 000 ans), Le premier chat domestique (9 500 ans), La domestication du cheval (5 500 ans)

Le mouton est issu de la domestication du mouflon, un ovin sauvage.

De nouvelles pathologies

Les modifications profondes du mode de vie au Néolithique se sont traduites par l'élargissement considérable du spectre des maladies affectant l'homme.

Avec l'avènement de la sédentarité, des travaux agricoles et de l'élevage, infections épidémiques, maladies génétiques, dégénératives, de surcharge ou de carence deviennent le lot quotidien des paysans néolithiques.

Au nord de la Syrie, 162 squelettes du site d'Abu Hureyra permettent d'étudier certains des effets sanitaires de la transition vers une économie agricole : les vertèbres cervicales, notamment des plus jeunes, présentent les signes, parfois traumatiques, de l'effort important réclamé par le transport de lourdes charges sur la tête ; des déformations osseuses témoignent des longues heures passées à genoux à piler et à broyer des céréales sur des meules ; lesquelles céréales sont responsables de l'apparition de caries dentaires et de dents cassées ou à l'émail abrasé...

La proximité des hommes et des bêtes a aussi apporté son lot de maladies nouvelles : maladies génétiques et surtout épidémies infectieuses. La quasi-totalité de nos maladies épidémiques actuelles résulterait de la mutation de germes affectant les cinq espèces principales d'animaux domestiqués au Néolithique. Certaines infections laissent des traces sur les os (ganglions tuberculeux ou écrouelles de la tuberculose, rhumatismes infectieux), mais elles sont rares. L'apparition des sépultures collectives et leur augmentation à la fin du Néolithique laissent à penser que la mortalité, liée aux épidémies, a augmenté et compensé l'augmentation de la natalité.

Face à ces nouvelles pathologies, les hommes du Néolithique ont tenté de nouvelles thérapeutiques, dont les plus spectaculaires sont les interventions sur le crâne (trépanations). Mais on sait aussi, grâce à un squelette de près de 7 000 ans découvert en 2005 à Buthiers-Boulancourt, près de Paris, qu'ils ont réussi des amputations. Sur les 4 000 dents retrouvées dans la nécropole de Mehrgarh (Pakistan), onze présentent des cavités creusées par de petits outils de pierre ou d'os qui révèlent également l'existence d'interventions dentaires il y a 9 000 ans. On imagine sans peine la douleur éprouvée par ces patients...

VOIR AUSSI Plaies et bosses (500 000 ans), Trépanations (8 500 ans), La démographie au Néolithique (6 000 ans)

Ces hommes et ce bétail figurés au Tassili n'Ajjer, dans le Sahara algérien, symbolisent l'apparition d'un nouveau mode de vie ; mais la promiscuité des hommes et des bêtes apportera aussi son lot de maladies nouvelles.

L'avènement des cités-États

Dans le sud de la Mésopotamie, l'économie néolithique favorise l'apparition des premiers centres urbains. Ces premières villes sont le siège d'une nouvelle forme de pouvoir politique.

Selon la formule célèbre de l'assyriologue américain Samuel Noah Kramer (1897-1990), « L'Histoire commence à Sumer ». Dans cette région du sud de la Mésopotamie, on assiste en effet depuis le 7^e millénaire avant notre ère à une lente mutation, entamée avec la sédentarisation puis la maîtrise de l'agriculture. Avec la culture d'Obeïd, les agglomérations s'étendent et apparaissent de grands bâtiments collectifs. Celle d'Uruk, qui recouvre le 4^e millénaire, est la première civilisation vraiment urbaine du monde. Les premières véritables cités-États qui se constituent alors se dotent de l'écriture ; la Mésopotamie bascule dans l'Histoire.

Ces nombreuses cités ont une organisation sociale hiérarchisée. La cité d'Ur, l'une des plus anciennes et des plus importantes, est ainsi dirigée par un roi, à la tête d'une véritable organisation politique et religieuse. Délimitée par des remparts, elle contrôle un territoire sur lequel les activités agricoles et artisanales se déploient. À l'intérieur de ses murs, c'est un nouveau mode de vie qui s'installe, avec ses équipements collectifs et ses installations offrant un certain confort, du moins pour les élites, mais aussi son cortège de désagréments (épidémies, violences et stress).

Cette urbanisation du sud de la Mésopotamie s'explique par la présence d'une vaste plaine où coulent le Tigre et l'Euphrate, deux fleuves qui ont pu être domestiqués. Dans le mouvement d'expansion de la néolithisation, qui s'est opéré aux alentours de 6500 avant notre ère hors de sa zone originelle du Levant, les communautés paysannes ont trouvé là une oasis leur permettant de croître en nombre et en densité. À la différence d'autres régions, comme en Europe, où les communautés paysannes peuvent s'éparpiller librement sur un vaste territoire, Sumer, coincé entre les déserts et le golfe Persique, contraignait les nouveaux venus à se fixer et croître dans un même espace limité. Seul un état inégalitaire et hiérarchisé pouvait maintenir durablement la cohésion nécessaire de cette nouvelle civilisation urbaine.

VOIR AUSSI L'invention de l'écriture (5 300 ans)

Site archéologique d'Uruk, l'une des plus anciennes villes de Mésopotamie (Irak).